

POUR UNE SEMIOTIQUE INDISCIPLINEE

Sémir BADIR

Fonds National belge de la recherche scientifique

0. LA CONSTITUTION DISCIPLINAIRE DE LA SEMIOTIQUE MISE EN QUESTION

La sémiotique est recouverte de problèmes épistémologiques qu'elle s'amuse à retourner en tous sens, sans chercher à s'en défaire tout à fait. Les problèmes épistémologiques sont, en quelque sorte, inhérents à la sémiotique : c'est un lieu où ils éclosent et se forment dans les meilleures conditions qui soient. Prenez par exemple le problème de sa disciplinarisation, qui n'est certes pas des moindres. Eh bien, qui s'en soucie doit bientôt reconnaître que la sémiotique n'est pas parvenue à devenir une discipline parmi les autres. Et pourtant il y a quelque chose en elle qui dure, et cette durée a quelque chose de constituant.

Ce qui a le mérite de durer, c'est d'abord son nom. Certes, il reste bien quelques personnes pour préférer le terme de *sémiologie*, mais ce qui importe c'est la présence d'un suffixe, *-logie* ou *-tique*, qui l'inscrive *a priori* parmi les disciplines. À travers son nom, la sémiotique trouve une raison gnoséologique à sa disciplinarisation¹, que cette disciplinarisation soit seulement programmatique (comme cela est possible dans les gnoséologies et autres classifications des sciences) ou en cours d'effectuation. Cela fait une grande différence avec les sous-disciplines et les spécialités, lesquelles ne bénéficient pas toujours d'une telle suffixation. Par exemple, il existe certainement un savoir qui se développe autour des cultures africaines, et un autre au sujet de l'urbanisme, mais le fait que ces savoirs ne se nomment point sous les dénominations d' "*africanologie*" et d' "*urbanologie*" empêche de considérer *a priori* qu'ils constituent des disciplines à part entière. On dira plutôt qu'il s'agit de spécialisations au sein d'une ou même de plusieurs disciplines. Un africaniste est ainsi avant tout un politologue, ou un historien, ou encore un littéraire, spécialisé dans les questions africaines afférentes à sa matière. Dans le cas de l'urbaniste, il est vrai, les choses se présentent autrement : sa spécialisation consiste dans la convergence de plusieurs savoirs, dont l'architecture demeure souvent le pivot. Si cette convergence est une raison nécessaire à la disciplinarisation de l'urbanisme, je ne suis pas à même d'en débattre. J'observe seulement que son suffixe en *-isme* ne plaide pas en faveur de cette disciplinarisation — mais il est vrai qu'on commence aussi à entendre le nom d'*urbanistique*, ce qui laisse supposer une telle velléité.

¹ Donnons quelques précisions sur la terminologie qui sera employée ici. Par *gnoséologie*, j'entends toute représentation des savoirs pratiqués et produits dans un cadre socio-historique donné. Une *théorie de la connaissance* est une gnoséologie réfléchie. Une *épistémologie* conduit une analyse des conditions de possibilité de telle ou telle connaissance. En principe, toute épistémologie est *a posteriori*, sauf à parler d'*épistémologie programmatique*. En outre, une *épistémologie* peut être dite *générale* dès lors que ses analyses sont étendues — par projection ou par sondage — à un champ étendu du savoir. Quand elle est générale, une épistémologie ne se distingue plus aisément d'une théorie de la connaissance, car elle comporte une part *a priori*.

Toutefois, les raisons *a posteriori* susceptibles de confirmer la disciplinarisation de la sémiotique manquent à l'appel. Certes, l'existence de congrès, de revues, de publications savantes, de collections éditoriales, d'enseignements et d'entrées catalographiques, permettent sans doute d'accréditer la thèse d'une constitution disciplinaire. Toutefois ces raisons-là ne sont pas épistémologiques. Des raisons *a posteriori*, c'est-à-dire de celles qu'on avance après avoir observé les pratiques du savoir en question, il en est en effet de deux sortes : les épistémologiques, qui relèvent les conditions nécessaires et suffisantes pour que la configuration des connaissances en question soit telle qu'elle se présente ; et les socio-institutionnelles, qui ne témoignent que des effets accompagnent généralement telle ou telle configuration de connaissances. Les raisons socio-institutionnelles évoquées ci-dessus permettent certainement d'affirmer la réalité, l'effectivité des pratiques sémiotiques mais elles ne disent pas *quelles* sont au juste ces pratiques. Même le fait qu'il y ait des personnes, enseignants d'université ou chercheurs de métier, qui se présentent comme sémioticiens ne constitue pas une raison épistémologique en faveur de la disciplinarisation de la sémiotique. Comme dans le cas de figure de l'africaniste ou de l'urbaniste, il témoigne seulement de l'existence de connaissances effectuées au nom de la sémiotique — celle-ci n'est donc pas seulement programmatique, c'est déjà un résultat ! — mais n'est pas en mesure de dire si ces connaissances sont constituées en corps de discipline ou si elles participent seulement à une spécialisation. Par conséquent, force est d'admettre que les arguments en faveur de la disciplinarisation de la sémiotique, s'ils ne manquent pas à l'appel, ne sont toutefois pas décisifs sur le plan épistémologique, soit qu'ils ne sont pas suffisamment discriminatifs, soit qu'ils laissent dans l'ombre la modalité d'être (effective, volitive, projective,...) de cette disciplinarisation.

Il existe en revanche un nombre conséquent de raisons épistémologiques pour compromettre la disciplinarisation de la sémiotique. J'en vois trois majeures, que je me contenterai pour le moment de citer : primo, indétermination *a priori* des objets sémiotiques ; deuzio, absence de terrain spécifique ; tertio, hétérogénéité non résorbable des paradigmes, à quoi doit être adjointe leur double origine disciplinaire. Avant de développer chacun de ces points, je me propose de décrire — cela va prendre quelques pages — le cadre conceptuel en fonction duquel je souhaite les traiter.

Un cadre conceptuel est en effet nécessaire, car on constate que les raisons rapportées ci-dessus ont toutes un caractère négatif. Or on ne saurait traiter des raisons négatives en tant que telles. Si l'on veut en faire des raisons épistémologiques, c'est-à-dire des raisons rendant compte d'une certaine effectivité de la pratique sémiotique (même si cette effectivité n'est pas celle d'une discipline), il faut transformer ces raisons négatives en arguments positifs. De fait, parmi les premières tâches déléguées à une épistémologie, il revient de formuler une hypothèse positive sur le statut de la pratique de connaissance visée. Si donc la sémiotique n'est pas une discipline, quelle est-elle ? Une hypothèse venant naturellement à l'esprit, et qui a d'ailleurs été énoncée à plusieurs reprises, par des historiens et des théoriciens de la sémiotique, c'est que la sémiotique soit un lieu, ou une manière de faire, de l'*interdisciplinarité*. Cette hypothèse n'a pas toutefois eu jusqu'ici assez de force pour s'imposer et former autour d'elle un consensus dans la communauté des sémioticiens, et moins encore en dehors de cette communauté, comme si, indépendamment des raisons qu'on alléguait pour l'appuyer, elle demeurerait inconfortable, voire improbable. Telle est néanmoins l'hypothèse à partir de laquelle je voudrais essayer à mon tour d'élucider le problème de la disciplinarisation avortée de la sémiotique, en gardant bien en tête le scepticisme qui l'a accompagnée jusqu'à présent.

Mais, aussitôt que formulée, un nouvel obstacle attend cette hypothèse. Quand on cherche en effet à rapporter la sémiotique à une forme d'interdisciplinarité, on s'aperçoit, d'une part, que la place assignée à la sémiotique par les penseurs de l'interdisciplinarité n'est pas tout à fait celle d'une configuration interdisciplinaire, et, d'autre part, que si l'on cherche à y remédier, en fonction des formes types conçues par ces théoriciens, on se trouve effectivement en difficulté.

Sur l'interdisciplinarité, une littérature abondante est apparue sur les quinze dernières années, due essentiellement à des sociologues américains, les États-Unis étant tenus, selon la formule de Ludwig Huber, pour l'“eldorado des études interdisciplinaires”². Du reste, c'est essentiellement en fonction des configurations interdisciplinaires telles qu'elles ont cours dans les universités et centres recherches américains que la typologie épistémologique de l'interdisciplinarité a été conçue. Cette typologie peut varier en nombre et en attributs d'un théoricien à l'autre, mais non au point qu'elle ne permette toujours de répondre d'un corpus de cas lui-même peu susceptible de variations. Dans ce cadre, les rares mentions qui sont faites à propos de la sémiotique lui accordent un rôle subalterne, celui d'une approche méthodologique parmi d'autres, pour quelques configurations interdisciplinaires dans le champ des *humanities*, entre autres dans les *gender studies* et dans les *cultural studies* — je garde ici les appellations d'origine, car elles ne trouvent guère d'équivalents, sinon en français, du moins dans le monde institutionnel français (et, plus globalement, latin). En réalité, la difficulté de positionnement de la sémiotique dans le cadre des théories de l'interdisciplinarité correspond tout à fait à la structure de ce que Bateson a appelé un *double bind* : la sémiotique ne saurait apparaître parmi les exemples d'interdisciplinarité étudiés dès lors qu'elle ne correspond à aucun modèle théorique répertorié, *et vice versa*.

La tâche qui m'attend s'en trouve alourdie d'autant. Dans le présent essai, je souhaite montrer que la sémiotique peut être conçue comme une configuration interdisciplinaire, mais que son modèle théorique est demeuré jusqu'à ce jour, du moins à mes yeux et à ma connaissance, inédit ; et, pour que je puisse parler ici de *modèle théorique*, il faudra aussi que j'indique en quoi celui-ci n'est pas *ad hoc* pour la sémiotique mais qu'il est susceptible d'être appliqué à d'autres pratiques de savoir, que ces pratiques soient ou non reconnues pour des pratiques interdisciplinaires. Cette démonstration se fera en trois temps. D'abord, je présenterai les trois grands types standard d'interdisciplinarité, tels qu'on peut les déduire de la littérature existante sur le

² Je ne mentionne ici que des ouvrages importants pour l'élaboration théorique de l'interdisciplinarité : Benson, Garth & Bryant, Griffith 1998: *Perspectives on the Unity and Integration of Knowledge*. New York : Peter Lang. Davis, James 1995 : *Interdisciplinarity Courses and Team Teaching : New Arrangements for Learning*. Phoenix : Oryx Press. Klein, Julie Thompson 1996 : *Crossing Boundaries. Knowledge, Disciplinarity, and Interdisciplinarity*. Charlottesville, U.P. of Virginia. Klein, Julie Thompson 1990 : *Interdisciplinarity : History, Theory, and Practice*. Detroit : Wayne State U.P. Klein, Julie Thompson & Doty, William (eds) 1994 : *Interdisciplinarity Studies Today*. San Francisco : Jossey-Bass. Kline, Stephen Jay 1995: *Conceptual Foundations for Multidisciplinary Thinking*. Stanford : Stanford U.P. Kirby, David K 1984: *The plural world : an interdisciplinary glossary of contemporary thought*. New York : Garland. Kockelmans, Joseph (ed.) 1979 : *Interdisciplinarity and Higher Education*, University Park : Pennsylvania State U.P. Messer-Davidow, Ellen, Shumway, David R., Sylvan David J. (eds) 1993: *Knowledge : Historical and Critical Studies in Disciplinarity*. Charlottesville : U.P. of Virginia. Resweber, Jean Paul 1981: *La Méthode interdisciplinaire*. Paris : P.U.F. Sigma Xi 1988 : *Removing the Boundaries : Perspectives on Cross-disciplinary Research*. New Haven : Sigma Xi. À noter également les revues *Issues in Integrative Studies* et *Interdisciplinary Science Reviews*. La citation de Huber est extraite de l'éditorial du *European Journal of Education* 27-3 : 197 (cité dans Klein 1996 : 33). *Interdisciplinarité et sciences humaines*. Paris, France : Unesco, 1983.

sujet, mais en employant pour les décrire une terminologie qui m'est propre et en leur affectant une représentation graphique à ma façon. À la suite de quoi, je pourrai présenter un modèle d'interdisciplinarité théoriquement distinct et qui convienne avantageusement à la sémiotique. Dans un troisième temps, à partir de l'étude de la place accordée à la sémiotique dans les *cultural studies*³, je tenterai de réfléchir aux moyens de conversion et d'échange entre la sémiotique entendue au sens "continental" et "parisien" (la sémiotique du texte issue de Saussure et de Hjelmslev) et les *cultural studies*. Enfin, deux remarques serviront à montrer l'actualité du problème épistémologique posé et l'intérêt de la résolution que je lui apporte.

1 LES TROIS TYPES STANDARD D'INTERDISCIPLINARITE

L'épistémologie des disciplines trouve chez Kant une distinction commode parce que directement applicable à ses problématiques, bien que le philosophe l'employât dans une perspective un peu différente — il s'agit de la distinction du *terrain* et du *domaine*⁴. Le *terrain* (*Boden*, en allemand) est la portion du champ où s'exerce une connaissance. Le concept de champ sera défini ultérieurement ; qu'on se contente pour le moment d'admettre qu'il faut bien qu'une connaissance s'exerce quelque part, et que le terrain est cet endroit où elle est rendue possible, grâce à l'application de concepts. La question centrale qui se pose à l'égard du terrain est celle de sa délimitation, ou de ses démarcations, dans un champ *a priori* plus large. De fait, les théoriciens de l'interdisciplinarité mettent au centre du travail épistémologique sous-jacent à l'interdisciplinarité le concept de *boundary work*⁵ : travail de la limite, de la frontière, du démarquage. Dans un champ du savoir "bien fait", les terrains ne devraient pas se recouvrir les uns les autres, mais se définir réciproquement, un peu à la manière des unités sémiotiques dans un système. Malheureusement, on en est très loin : non seulement les terrains se chevauchent partiellement, encore ne recouvrent-ils pas la totalité du champ, des zones d'ombre et autres angles morts subsistant. Le *domaine* (*Gebiet*) est le lieu où le terrain est cultivé, en premier lieu par les concepts, mais aussi par la méthode, et même, peut-on aller jusqu'à penser, par le corpus. La question qui se pose au sujet du domaine, ce n'est plus celle de sa démarcation mais celle de sa constitution. Kant précise que le terme latin qui désigne ce concept est *ditio* (ou *dicio*) : le domaine, c'est là où l'on domine, d'où émane l'autorité et aussi où elle s'exerce en premier lieu. La constitution d'un domaine est directement liée à sa disciplinarisation. À partir de cette distinction kantienne, les trois types standard d'interdisciplinarité se laissent aisément raisonner.

a) *Interdisciplinarité par rayonnement*. Une discipline constitue un domaine sur un terrain donné, mais elle peut également s'étendre sur des portions de champ voisines, que celles-ci soient en passe ou non d'être territorialisées (conceptualisées) par d'autres disciplines. Un cas patent de ce type d'interdisciplinarité, et qui concerne l'histoire de la

³ Place que je déterminerai, là encore, seulement d'un point de vue épistémologique, par conséquent sans faire recours ni à l'histoire de la formation des *cultural studies* ni à son statut institutionnel dans les universités anglaises, américaines et, en fin de compte, dans toutes les universités qui subissent directement l'influence de la gnoséologie anglo-saxonne (je pense ici surtout aux pays scandinaves et à l'Inde).

⁴ Voir l'Introduction de la troisième Critique [V, 174] ; je dois à Herman Parret l'usage que j'en fais ici.

⁵ Sur ce concept, voir notamment Gieryn, Thomas 1983 : "Boundary-work and the demarcation of science from non-science : strains and interests in professional ideologies of scientists", *American Sociological Review* 48 : 781-795. Fischer, Donald 1990 : "Boundary work and science : the relation between power and knowledge" in Cozzens, Susan & Gieryn, Thomas (eds), *Theories of Science and Society*, Bloomington : Indiana U.P.

sémiotique, fait de la linguistique structurale une discipline rayonnante entre 1940 et 1960 environ. La linguistique structurale a pu étendre ses concepts et sa méthode sur des objets tels que les relations de parenté, les structures sociales, les contes et autres formes de récit, la poésie, la psyché humaine, le comportement animal, le développement phylogénétique, entre beaucoup d'autres choses. Un autre exemple, plus ancien, est celui de la science naturelle (celle de Darwin et de Lamarck) telle qu'elle a pu rayonner jusqu'au début du XX^e siècle sur la grammaire (exemplairement avec Schleicher) ou sur la philosophie (avec Hegel et Comte). On peut représenter le mouvement de rayonnement qui produit de l'interdisciplinarité par le schéma suivant :

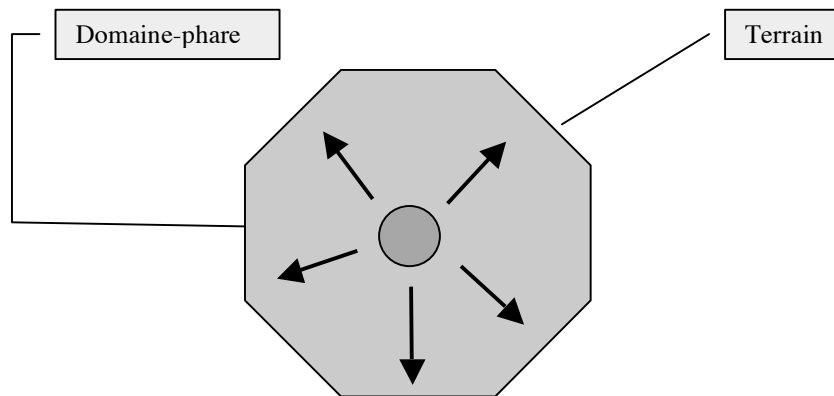


Fig. 1 Interdisciplinarité par rayonnement

Un cas minimal d'interdisciplinarité par rayonnement consiste en l'influence qu'une discipline exerce sur une autre. C'est le cas que les théoriciens désignent de l'expression "*bridge building*". On le rencontre surtout entre sous-disciplines. Par exemple, la neuroendocrinologie est un hybride interdisciplinaire qui résulte de l'influence que l'endocrinologie exerce sur la neurophysiologie. Le cas peut cependant être également élargi à de grands ensembles, sans sortir pour autant d'une configuration minimale d'interdisciplinarité. Ainsi les méthodes quantitatives et statistiques introduites dans les sciences sociales vers 1925 résultent-elles de l'influence des sciences naturelles sur le terrain social.

Dans tous ces cas, un domaine a régi hors de son terrain propre, par influence épistémique, par contamination théorique, par exportation de concepts et enseignement de méthodes ou par tout autre moyen, des portions du champ qu'il aura contribué à délimiter, soit que de nouveaux terrains émergent du champ, soit que des terrains préexistants encourent de nouvelles démarcations.

b) *Synergie interdisciplinaire autour d'un objet*. Cette seconde forme d'interdisciplinarité apparaît comme un type spécifique seulement dans la pureté théorique de la modélisation, car une conceptualisation supposée "commune" centrée sur un objet "nouveau" n'est pas détachée, ordinairement, des jeux d'influence et de domination qu'une discipline peut exercer sur une ou plusieurs autres (comme c'est le cas dans l'interdisciplinarité centrée sur la cognition, où la neuropsychologie joue le rôle de discipline phare), ce qui nous renvoie au type décrit ci-dessus. Néanmoins, son critère distinctif réside en ceci que l'objet visé par la configuration interdisciplinaire ne peut être *a priori* le terrain d'une discipline unique. Pour reprendre la terminologie kantienne, cet objet n'a d'abord qu'un *domicile* (*Aufenthalt*), laquelle n'est rien d'autre que le concept qui le désigne. Le domicile s'élargit en terrain au fur et à mesure que des

domaines disciplinaires l'investissent. Voici à quoi ressemble la schématisation de ce second type d'interdisciplinarité :

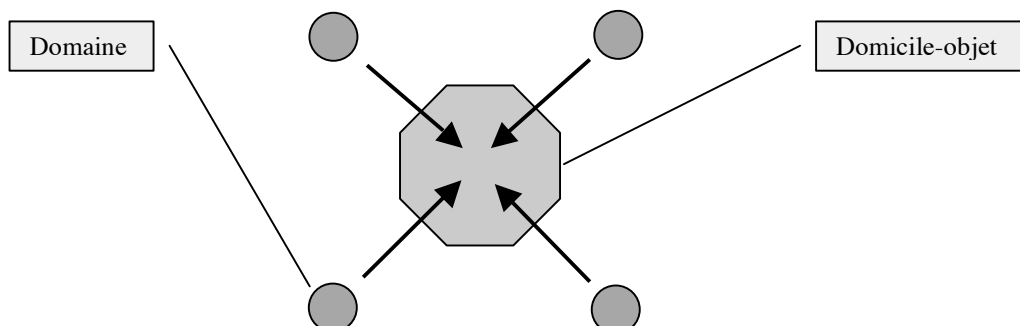


Fig. 2 Synergie interdisciplinaire

Les interdisciplinarités formées autour d'un objet sont très fréquentes dans le champ des *humanities*. Toutes les configurations dont la dénomination manifeste la forme "*x- studies*" appartiennent à cette catégorie, notamment les *women studies*, *gender studies*, *gay and lesbian studies*, *American studies* (et toutes les autres *area studies*), etc. Dans le champ des sciences sociales les formations interdisciplinaires autour d'un objet ne sont pas rares non plus. Citons en exemples les *environmental studies* ou les *urban studies*.

C'est aussi sur ce mode interdisciplinaire qu'on peut raisonner les éclatements disciplinaires en sous-disciplines, chacune d'entre elles pouvant, avec plus ou moins de légitimité, prétendre à une disciplinarisation à part entière. Par exemple, entre 1886, date des premiers congrès de phonétique à Paris et à Stockholm, et 1932, la phonétique s'est si bien diversifiée que les organisateurs chargés du congrès décident d'intituler la manifestation "Congrès international des sciences phonétiques". Aux travaux d'histoire des langues et de physiologie — qui témoignaient déjà de l'amplitude gnoséologique avec laquelle les phonéticiens sont tenus de travailler — s'ajoutaient ainsi des travaux d'anthropologie, d'acoustique, de biologie, de neurologie, de pathologie, de psychologie et de sociologie⁶.

c) *Modélisation transdisciplinaire*. Le troisième type d'interdisciplinarité se distingue du deuxième en raison de la portée de sa constitution sur le champ des savoirs disciplinarisés. Avec les interdisciplinarités du deuxième type, en effet, il se peut qu'une configuration interdisciplinaire conduise à une nouvelle disciplinarisation (comme c'est peut-être ce qu'il advient, je l'ai déjà évoqué, avec l'urbanisme) mais elle ne portera pas atteinte aux disciplines qui la supportent, encore moins à leur structure gnoséologique. Avec le troisième type, au contraire, l'interdisciplinarité suscite la restructuration partielle ou totale du champ des disciplines. L'interdisciplinarité consiste alors en une explicitation des causes de cette restructuration à travers un corps de concepts qui s'étend à l'ensemble du champ. On appelle cette troisième forme d'interdisciplinarité une *modélisation transdisciplinaire* (ou bien, quelquefois, *métamodélisation*, *métathéorie*). Autant dire que les exemples de modélisations transdisciplinaires

⁶ Cf. Louis-Jean Boë 1997 : "Sciences phonétiques et relations forme / substance : 1. Un siècle de ruptures, négociations et réorganisations", *HEL* XIX-1 : 5-41.

réalisées sont bien rares. Les transdisciplinarités amorcées ou même seulement projetées font en revanche les délices des apprentis épistémologues.

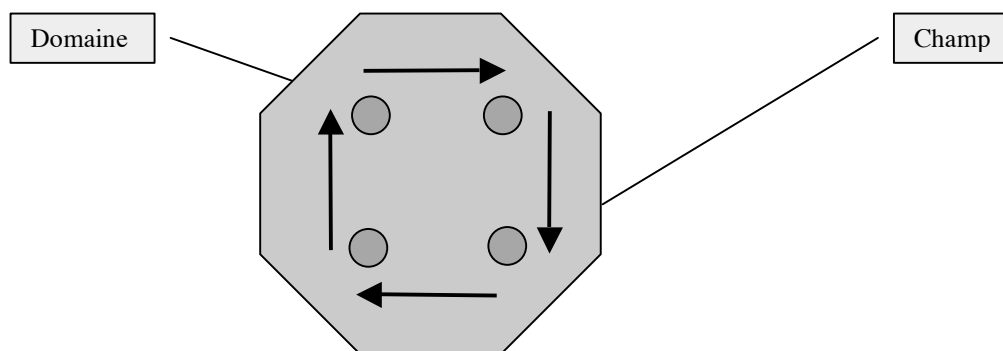


Fig. 3 Modélisation transdisciplinaire

L'évaluation des potentialités transdisciplinaires est rendue possible par les propriétés du champ lui-même. Le *champ* (*Feld*) est le quatrième et dernier concept que j'emprunte ici à Kant pour régler les problème de démarcation et de constitution des savoirs. Le champ est tout simplement le rapport d'un objet à la faculté de connaître, avant même qu'on se demande par quels moyens il va devenir connaissable. Ainsi, dès qu'on parle de *sciences sociales*, sans rien savoir de la manière dont ces sciences travaillent (ni si elles portent à bon droit le titre de sciences), on présuppose que le social est en rapport avec l'exercice de la pensée, ce qui n'est devenu concevable que récemment — pas plus de deux siècles. Le rôle d'une modélisation transdisciplinaire est de transformer cette pure faculté, ce potentiel épistémique, en une somme, plus ou moins organisée, de connaissances projetables sur l'objet. Autrement dit, son rôle est de délimiter et de structurer des domaines disciplinaires dans le champ du savoir. L'actuelle configuration des sciences sociales n'est ainsi rien d'autre que l'effet de ce travail modélisateur qui dénombre et délimite quelles sont au juste ces sciences sociales et qui ou quoi légitime leur place dans le champ du savoir social. Or, il s'avère justement, pour les sciences sociales, que le travail de structuration gnoséologique est toujours en cours et qu'on ne saura le dire accompli que lorsqu'un consensus général se sera établi. Pour cela, bien des conditions sont requises ; en particulier, il sera nécessaire que les modélisations concurrentes (par exemple, celle des *sciences de l'esprit*, des *sciences humaines*) auront été définitivement écartées (comme c'est le cas pour les *sciences de l'esprit*).

Le seul exemple canonique de transdisciplinarité contemporaine effective est celui dit des "*sciences*" ("tout court", ce qui dénote bien des enjeux de pouvoir), pour lequel il se passe, en réalité, que les mathématiques jouent le rôle de modélisateur transdisciplinaire au sein des sciences naturelles⁷. Cela signifie que toutes les disciplines appartenant à cette configuration s'accordent sur l'existence d'une autorité supérieure à celle de leurs domaines respectifs et admettent d'en respecter les règles.

⁷ Que la transdisciplinarité des sciences naturelles soit réalisée ou effective ne la rend pas moins historique, dans les deux directions du temps. Il est à noter que, parmi ceux qui la contestent, les mathématiciens sont les plus capables d'interventions — et il y en a qui s'y attellent.

J'en ai fini avec la présentation des trois types connus d'interdisciplinarité. On peut les qualifier de *standard* parce que c'est à toujours à l'un d'entre eux, à quelques variantes près, que les penseurs de l'interdisciplinarité et tous ceux qui cherchent à penser par des concepts épistémologiques l'interdisciplinarité dans un champ spécifique de savoir renvoient la description de telle ou telle configuration. Mais, standard, ces types le sont aussi pour une autre raison. Bien que la théorie cherche à les dissocier, non seulement ils peuvent être raisonnés toujours à l'aide de la même paire conceptuelle — terrain et domaine —, encore ces concepts sont-ils toujours dans le même rapport l'un vis-à-vis de l'autre. Dès lors, les configurations interdisciplinaires n'entrent en concurrence les unes avec les autres, mais participent d'une même continuité logique. Domaine en rayonnement ou objet rassembleur sont les deux mouvements, centripète et centrifuge, d'un processus unique, lequel finit par tendre logiquement — d'aucuns diraient “naturellement” — à la régulation entière du champ. On peut voir ce procès dans le schéma ci-dessous, où sont reprises les figures graphiques des trois types standard d'interdisciplinarité :

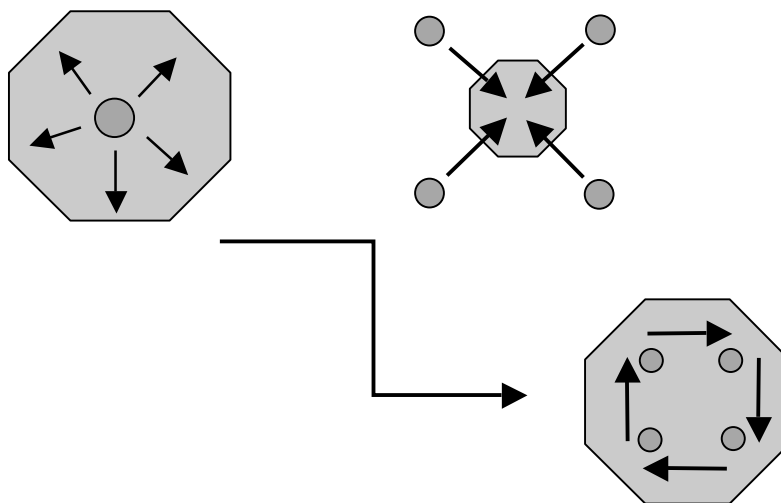


Fig. 4 Logique épistémique standard

Pour prendre un exemple déjà évoqué pour l'une ou l'autre des étapes de ce procès, disons qu'à partir du rayonnement de la linguistique structurale, on a fait le pari d'un modèle structuraliste valant pour l'ensemble des sciences humaines, en passant par la mise à jour de nouveaux terrains — la bande dessinée, le cinéma — où se découvre toujours le même objet ou, si l'on préfère, le même type d'objectivation — structure, récit. Ces terrains ont d'abord été l'occasion de synergies entre plusieurs disciplines gagnées au structuralisme, avant que de permettre la constitution de disciplines spécifiques reliées entre elles par le paradigme structural (qu'elles ont toutes, ou presque, abandonné depuis lors, mais c'est là un autre problème).

Les trois types standard d'interdisciplinarité sont ainsi congruents l'un à l'autre. Ils concourent, dans une seule logique de structuration, à une approche globale des savoirs et de la connaissance, qui était déjà celle de Kant, à savoir que le domaine disciplinaire se construit au sein d'un terrain qui le contient dans ses démarcations. En conséquence de quoi, l'interdisciplinarité est indéfectiblement conçue à l'horizon de la disciplinarisation. Une interdisciplinarité “heureuse”, dans son acception standard, est une interdisciplinarité qui conduit à la constitution (moyennant la découverte de

nouveaux terrains et la restructuration du champ du savoir, spécifique ou non) de nouveaux domaines, c'est-à-dire de nouvelles disciplines.

2 L'INTERDISCIPLINE SEMIOTIQUE

Et telle est bien en effet la manière dont, jusqu'ici, on a essayé de définir la sémiotique. Ou bien on en a fait une discipline apparentée à la linguistique structurale (ou à la logique) avec mission d'égrener de nouveaux terrains, dans une configuration interdisciplinaire par rayonnement ou par synergie autour d'un objet déterminé⁸. Ou bien on a cherché à en faire une modélisation transdisciplinaire, la sémiotique reprenant alors à son compte, en vue de sa disciplinarisation, les attributs du structuralisme⁹. Devant de telles conceptions de la sémiotique, je voudrais poser deux arguments qui font état d'une hétérogénéité empêchant, en droit épistémique, la sémiotique d'adhérer de manière satisfaisante aux modèles interdisciplinaires standard.

a) *Hétérogénéité du domaine sémiotique*. En tant que domaine, c'est-à-dire en tant que corps de concepts susceptible de faire autorité dans un ou plusieurs terrains donnés, force est de reconnaître que la sémiotique est hétérogène. Il est certes banal de constater la présence en son sein de plusieurs tendances, écoles ou théories. Il l'est moins d'observer que les divergences qui se manifestent entre ces tendances sont souvent *paradigmatiques* : la sémiotique, en ses différentes tendances, ne recouvre pas toujours les mêmes attentes ni les mêmes réquisits épistémiques. Et il est tout à fait singulier que dans un congrès de sémiotique puissent se trouver l'un à côté de l'autre un logicien vieux compagnon de route de Jaakko Hintikka et un littéraire fraîchement émoulu, avide de reprendre à son compte les préceptes de Roland Barthes : ces deux sémioticiens — puisque pour tels ils peuvent prétendre être connus — n'ont *rien à se dire*. En cela, la sémiotique se distingue non seulement des autres disciplines, où une telle disparité ne saurait être envisagée, mais également de la plupart des configurations interdisciplinaires, où le dialogue est le but recherché.

b) *Hétérogénéité du terrain sémiotique*. Dire d'un terrain qu'il est hétérogène, non à cause des aléas de son investigation mais en raison de sa constitution même, entre en contradiction avec les termes de sa définition. Telle est pourtant la loi du terrain sémiotique. Le terrain sémiotique est défini non selon un ordre unique de réalité mais selon des ordres et niveaux distincts : ordre de l'expression, ordre du contenu, niveau formel, niveau substantiel¹⁰. Prenez deux sémioticiens appartenant à la même école, faites-les travailler sur le même corpus, en leur demandant d'appliquer la même méthode : il se peut qu'ils aboutissent néanmoins à des objets qui n'entretiennent entre eux aucune ressemblance, parce qu'ils ne les auront pas appréhendés selon le même ordre de réalité, ni au même niveau de pertinence. Mais affirmer que l'hétérogénéité est constitutive du terrain sémiotique, c'est admettre aussi que le terrain sémiotique ne répond plus tout à fait à la définition kantienne sur laquelle nous nous étions arrêtés, car

⁸ C'était en somme la proposition de Saussure pour la sémiologie, reprise par Greimas et Courtés pour la sémiotique. Roland Barthes, pour sa part, avait inversé la proposition saussurienne (gardant à la linguistique le rôle moteur de l'interdisciplinarité), ce qui revenait à peu près au même pour la sémiologie, qui était destinée à devenir une discipline annexe, voire une sous-discipline de la linguistique.

⁹ Celui qui est allé le plus loin dans cette voie est sans nul doute Karl-Otto Apel. Ses idées ont été propagées par Herman Parret. Du côté des greimassiens, Jean-Claude Coquet n'hésite pas lui non plus à parler de la sémiotique comme d'une "métascience" (cf. "L'agaçante humanité du langage", *Linx* 44, 2001 : 85-94).

¹⁰ Pour reprendre ici les termes de Hjelmslev, et pour faire bref. Il conviendrait naturellement de faire varier les dénominations de ces ordres, et ces ordres eux-mêmes, selon l'hétérogénéité du domaine.

le terrain est affaire en principe de démarcation, et non de constitution. En fait, avec la sémiotique, tout se passe comme si les propriétés définitoires de terrain et du domaine changeaient de place réciproquement : ce n'est plus le domaine qui fait autorité sur le terrain ; c'est le terrain qui, en se démultipliant, régit le domaine de la sémiotique et y appose des délimitations internes en termes d'ordres et de niveaux de pertinence. Il s'ensuit que les objets que se donne la sémiotique sont indéterminés *a priori*. Autrement dit, il n'existe pas de champ sémiotique, parce qu'aucun concept sémiotique n'est à même de permettre la démarcation d'un terrain particulier qui lui soit propre. Ainsi, les concepts de signe ou de sens (ou encore l'un de leurs dérivés : procès, structure, parcours sémantique, etc.) ne sont pas des concepts d'objets : n'importe quoi est susceptible de devenir un signe ou d'avoir un sens ; il suffit que le domaine sémiotique s'y applique.

L'hétérogénéité de la sémiotique est *intrinsèque* : elle ne peut être résorbée sans que disparaisse la spécificité même de la sémiotique. À l'encontre des interdisciplinarités standard, la configuration épistémologique de la sémiotique permet de construire des terrains dans un domaine qui ne sera plus un domaine disciplinaire, eu égard à son hétérogénéité intrinsèque, mais une *interdiscipline* répondant à un type inédit d'interdisciplinarité.

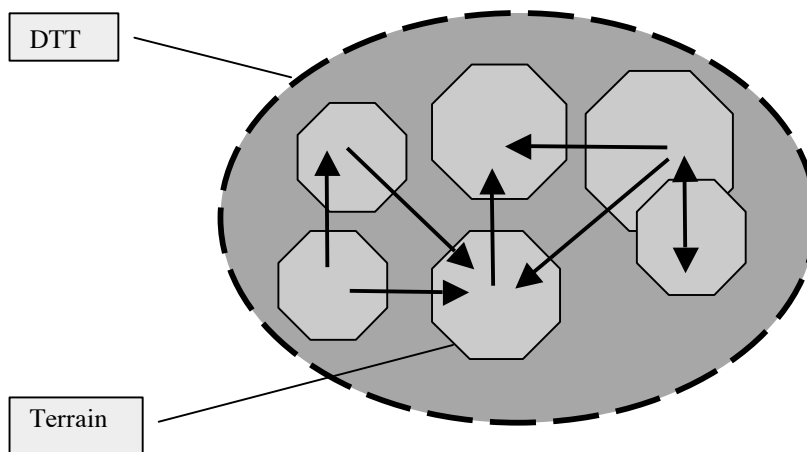


Fig. 5 Interdiscipline

De ce type d'interdisciplinarité, on peut dire qu'il est lui aussi *intrinsèque*, comparé aux types standard d'interdisciplinarité que je qualifierai, en retour, d'*extrinsèques*. En effet, alors que dans les types standard l'interdisciplinarité s'instaure toujours à l'horizon d'une disciplinarisation présentant ainsi un état médian, déséquilibrant les positions acquises pour en configurer de nouvelles, l'interdisciplinarité sémiotique est au contraire équilibrante. Le domaine sémiotique est un domaine multi-terrain, voire un domaine tout-terrain. Après le VTT, je me permets donc de vous présenter le "DTT" sémiotique : un domaine capable de se porter sur n'importe quel terrain de connaissance. Ainsi, au contraire de toutes les *women-*, *gender-*, *area-* *studies* et même des sciences cognitives, qui illustrent des interdisciplinarités par synergies disciplinaires, la sémiotique ne s'élabore pas autour d'un objet spécifique — ce qui ne veut évidemment pas dire qu'elle ne s'occupe d'aucun objet ; simplement cet objet, quel qu'il soit, ne lui est pas propre. Et, si elle ne correspond pas davantage à une modélisation transdisciplinaire, c'est parce qu'elle ne suppose pas l'homogénéisation des terrains qu'elle occupe ni surtout la disciplinarisation des connaissances qui se portent à leur endroit. Jacques Fontanille,

dans ses plus récents travaux, a proposé de définir la sémiotique comme une *interdiscipline formelle d'aval*¹¹. Chacun des termes de cette définition mériteraient un examen conceptuel et une critique lexicologique. Je me borne à émettre une opinion sur le premier d'entre eux : à condition de le faire correspondre à une forme jusque là impensée d'interdisciplinarité¹², je souscris entièrement à son usage.

3 D'AUTRES INTERDISCIPLINES

La question qui se pose à présent est la suivante : la sémiotique est-elle un cas tout à fait à part, unique en son genre, ou bien au contraire est-elle assimilable à d'autres formations interdisciplinaires dont l'évaluation aurait été lacunaire jusqu'ici ? Deux questions en décident.

a) *La formation interdisciplinaire a-t-elle un objet propre ?* C'est une question qui intéresse le terrain.

b) *La formation interdisciplinaire est-elle homogène ?* S'exerce-t-elle à tout le moins à l'horizon d'une homogénéisation disciplinaire ? C'est une question qui intéresse le domaine.

Si l'on répond par la négative aux deux questions, alors on a probablement affaire à une interdiscipline.

Or il me semble que tel est le cas des *cultural studies*. Comme le signe, la culture n'est pas objectivable, au sens que j'ai donné à cette condition : la culture, au sens le plus général, ne permet pas d'établir des démarcations. Tout est susceptible d'être culturalisé, de même que tout est sémiotisable. Je ne veux évidemment pas dire, là encore, que dans la pratique les *cultural studies* ne se soient pas arrogées certains objets d'investigation, mais sans exclusive. Quant au domaine des *cultural studies*, il n'est guère plus homogène ni identifiable. Selon les applications et selon les praticiens du champ concerné, cela peut-être la *deconstruction theory*, la psychanalyse, le néo-marxisme, le féminisme, l'ethnographie, l'analyse textuelle, ou la sémiotique elle-même. Le plus souvent, pour des raisons pratiques de bibliothéconomie, ou par réflexe épistémique homogénéisant, le domaine des *cultural studies* est désigné sous le nom global de *theory*¹³ ("tout court", là aussi, mais avec de tout autres connotations que pour les *sciences*). Une interprétation d'après les types standard de l'interdisciplinarité mène à dire que la *theory* est un domaine pour lequel les *cultural studies* sont un terrain de prédilection. Le problème, c'est que la *theory* est une interdiscipline au moins en ce sens que son domaine est multi-territorial voire tout terrain — revoilà notre DTT ! — et que les *cultural studies*, de fait, se configurent sur plusieurs terrains sans pour autant

¹¹ "Textes, objets, situations et formes de vie. Les niveaux de pertinence de la sémiotique des cultures", prépublication sur *E/C*, la revue électronique on-line de l'Association italienne des études sémiotiques, page 19.

¹² Le terme d'*interdiscipline* n'est pas exempt d'usage antérieur, qui le fait s'appliquer à l'un ou l'autre des types standard d'interdisciplinarité. Le premier à l'avoir employé, avec guillemets et trait d'union, est J.R. Gass en 1970 au congrès de l'OCDE à Nice : "The 'inter-discipline' of today", proclamait-il, "is the 'discipline' of tomorrow" (*Interdisciplinarity: Problems of Teaching and Research in Universities*, Paris : O.C.D.E., 1972 : 9). On ne saurait marquer plus nettement son adhésion à la conception standard de l'interdisciplinarité.

¹³ Je laisse le terme original anglais et le considère, sinon comme intraduisible, du moins comme ne pouvant pas être traduit par son correspondant direct français. La *theory* a peu de propriétés en commun avec la théorie, malgré le flou qui peut entourer ce dernier terme.

avoir à constituer ceux-ci en domaines (ou en sous-domaines), sans non plus que la multiterritorialité de la *theory* coïncide avec celle des *cultural studies*¹⁴.

On peut avancer l'hypothèse que les configurations de la sémiotique et des *cultural studies* sont homologables. Ce sont toutes deux des interdisciplines. Et il n'est sans doute pas négligeable — mais je ne le note qu'en passant, car ce faisant j'outrepasse le cadre épistémologique que je me suis donné — que la sémiotique et les *cultural studies* se répartissent de ce fait *grosso modo* le monde universitaire : aux *cultural studies*, le monde germanique ; à la sémiotique, le monde latin (le monde asiatique étant perméable aux deux influences).

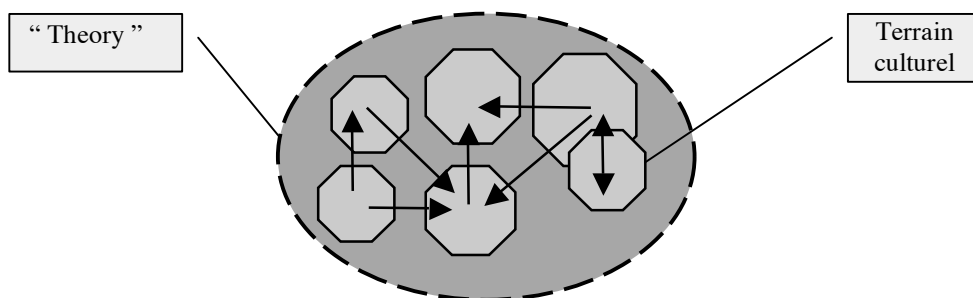


Fig. 6 Interdiscipline des *cultural studies*

La philosophie, elle aussi, gagnerait certainement à être connue comme interdiscipline, tant en considération de la difficulté de lui accorder un objet spécifique que de la disparité de ses tenants et aboutissants en tant que domaine. Et comme celle-ci dure depuis plus de deux mille cinq cents ans, les perspectives épistémologiques de la sémiotique s'en voient réconfortées d'autant. (La difficulté serait de savoir en quoi la sémiotique se distingue au juste de la philosophie : non que je ne sois moi-même persuadé de leur différence, car leurs pratiques respectives sont distinctes, mais l'explicitation de cette différence se dérobe à mon esprit).

4 Actualité du problème

Je voudrais finir sur deux remarques, qui ne sont pas étrangères aux considérations épistémologiques mais qui ne s'y cantonnent pas non plus. Disons, pour être plus précis, que leurs objets ont eu jusqu'à présent un contenu épistémologique faible et un contenu idéologique fort. Renforcer leur contenu épistémologique facilitera la reconnaissance de la sémiotique dans le champ des sciences humaines.

a) *Généralistes et spécialistes*. On entend souvent auprès de sémioticiens qu'il existe deux manières de faire de la sémiotique, l'une "*hard*" l'autre "*soft*". Ce distinguo prétend être accueillant, invitant les chercheurs d'autres disciplines à rejoindre

¹⁴ On trouvera une présentation des *cultural studies* dans Gibaldi, Joseph (ed.) 1992 : *Introduction to Scholarship in Modern Languages and Literatures*, 2nd éd., New York : Modern Language Association. Voir aussi Brantlinger, Patrick 1990 : *Crusoe's Footprints. Cultural Studies in Britain and America*, New York : Routledge ; Grossberg, Lawrence, Nelson, Cary & Treichler, Paula (eds) 1992 : *Cultural Studies*, New York : Routledge. Julie Klein parle des *cultural studies* comme d'un concept parapluie (*umbrella label*) et catalyseur (Klein 1996 : 123), une sorte de paratonnerre. Elle reconnaît que l'interdisciplinarité telle qu'elle est conçue et pratiquée dans les *cultural studies* entre en opposition tant avec la disciplinarité qu'avec l'interdisciplinarité standard, de sorte qu'elle en vient à parler des propositions *contredisciplinaires* des théoriciens des *cultural studies*. Une interdiscipline tend ainsi à l'indiscipline. Je voudrais signaler avoir également trouvé une inspiration pour le concept de domaine tout-terrain dans la description que Tony Bennett fait des *cultural studies* en terme de "champ gravitationnel" (in Grossberg, Nelson & Treichler eds 1992 : 23-34).

la configuration interdisciplinaire initiée par sémiotique même s'ils ne sont pas rodés à tous les concepts en usage ni aux dernières versions des théories d'avant-garde — autrement dit même si leur approche de la sémiotique risque d'être "*soft*". Je ne peux pas m'empêcher de soupçonner qu'un reste de dédain se loge dans ce qualificatif¹⁵, et ce reste me paraît un peu trop léger pour le problème épistémologique qu'il pose.

En réalité, comme dans un grand nombre de disciplines, il y a en sémiotique un partage entre des pratiques théoriciennes et des pratiques plus appliquées. Cependant, le problème se complique du fait que la sémiotique est un domaine tout-terrain, ce qui fait qu'entre les théories et les applications, une place doit être ménagée pour accueillir les "sémiotiques particulières"¹⁶, qui déterminent des objets sans avoir nécessairement à déterminer des corpus. Or il est évident qu'on théorise tant en sémiotique générale que dans les sémiotiques particulières. Si la sémiotique est une interdiscipline, c'est précisément à cause du va-et-vient exigé entre la sémiotique générale et les sémiotiques particulières. Les théoriciens sémiotiques sont des nomades : impossibilité de défendre — même si la tentation existe — un centre inamovible à partir duquel se construiraient les extensions vers les sémiotiques particulières. Mais les sémioticiens qui s'intéressent à des objets particuliers peuvent être des sédentaires qui demeurent par ailleurs attachés à une discipline.

La distinction adéquate n'est dès lors pas entre sémioticiens *hard* et sémioticiens *soft*, ni même entre théoriciens et "laborantins", mais entre généralistes et spécialistes. Les *généralistes* travaillent sur les modèles sémiotiques qui ressortissent de la constitution de l'interdiscipline. Les *spécialistes* travaillent quant à eux sur des corpus qui ressortissent de la démarcation des terrains. Tous, tant les spécialistes que les généralistes, ont une activité théorique, mais cette activité vise tantôt les objets, tantôt les concepts. Tous également accusent des particularités, relevant du domaine pour les généralistes (ils adhèrent à telle ou telle école, telle ou telle tendance de la sémiotique), trouvant à adhérer à un terrain pour les autres. Du reste, en terme de parcours personnel, les places de généraliste et de spécialiste demeurent interchangeables, la configuration de la sémiotique n'étant heureusement pas assez disciplinée pour l'interdire.

b) *Les sciences de la culture*. Il n'y a pas que l'épistémologie pour rapprocher la sémiotique des *cultural studies*. Les pressions qui s'exercent actuellement sur le champ qui les concerne nous y invitent également. Il semble en effet que de nombreuses initiatives suscitent aujourd'hui la création d'une nouvelle configuration interdisciplinaire, celle des *sciences de la culture*. Je n'en prendrai qu'un exemple, c'est le recueil publié par François Rastier et Simon Bouquet sous le titre *Introduction aux sciences de la culture*¹⁷. Cet ouvrage semble avoir pour intention de rapatrier en France, et dans une collection ordinairement réservée aux travaux de sémiotique, la matière des *cultural studies*. Ce sont les types standard d'interdisciplinarité qui sont sollicités par les concepteurs pour décrire cette configuration. Bouquet programmatise ainsi une "sémiotique de l'interprétation" comme "paradigme de pluridisciplinarité" fédérant les sciences de la culture (cf. Bouquet & Rastier 2002 : 33-35), ce qui correspond à une

¹⁵ Car ce sont évidemment les "*hard*" qui utilisent de préférence cette distinction. Dans leur bouche, *soft* signifie, selon qu'il vise le travail d'une "consœur" ou d'un "confrère", "doux" (avec un sexisme certain) ou "mou" (avec une bonne dose de machisme).

¹⁶ Dénomination qu'on trouve chez Klinkenberg, lequel propose une typologie sémiotique distinguant les *générales*, les *particulières* et les *appliquées* (cf. *Précis de sémiotique générale*, Buxelles, De Boeck, 1996 : 23-25).

¹⁷ Paris, P.U.F. = Formes sémiotiques, 2002.

modélisation transdisciplinaire dont la sémiotique serait l'instrument modélisateur. De son côté, Rastier avait annoncé une interdisciplinarité construite par la complémentarité de disciplines autour d'une problématique commune, celle du texte¹⁸, ce qui correspond cette fois à une interdisciplinarité par synergie disciplinaire. Or il me semble pour ma part que l'enjeu d'une telle formation interdisciplinaire serait de la concevoir explicitement comme une interdiscipline, au sens qui a été accordé ici à ce terme. Ce serait là en tout cas un enjeu *sémiotique*, qui laisserait le domaine dans une singularisation non homogénéisante (qu'entrave l'usage du terme pluriel *sciences*) et les terrains dans une pluralité ouverte (aussi parlerais-je *des cultures* plutôt que de *la culture*).

Je suis bien conscient que la thèse qui a été exposée ici ne saurait convaincre à la seule force de l'esprit. Elle demanderait, pour s'imposer, à être relayée par des actions à moyen et à long terme tant sur le plan éditorial que sur celui des institutions et des politiques de recherche. Il n'en reste pas moins qu'en dehors d'une explication de son état historique et actuel, la sémiotique présente une configuration dont l'épistémologie peut traiter *in abstracto* le cas. Mieux, j'espère qu'en contribuant à définir la position épistémologique de la sémiotique, j'aurai donné aux sémioticiens des arguments pour défendre plus adéquatement leurs positions institutionnelles au sein du monde universitaire, des raisons pour adapter plus judicieusement leur habitus de savoir et d'enseignement et des idées pour affiner leurs représentations devant la société.

¹⁸ François Rastier, *Arts et Sciences du texte*, Paris, P.U.F. = Formes sémiotiques, 2001.